TROISIEME PARTIE

(1919-1934)

C'est l'Armistice, la paix, le retour au travail quotidien. Alors qu'elle formait ses infirmières radiographes, Mme Curie a été aidée par Marthe Klein, charmante femme, d'une activité débordante, qui est professeur et lui a fait connaître le Midi de la France. Irène écrit à sa mère à Menton et à Cavalaire. Séduite par le soleil, Marie Curie a décidé de faire construire là une petite maison, mais elle ne se repose jamais bien longtemps.

Irène a déjà travaillé au laboratoire, tout en passant, pendant la guerre, ses certificats de licence, et commence sa thèse de doctorat. L'année suivante, Mme Curie reçoit une journaliste américaine, Mrs Meloney, directrice d'un grand magazine féminin, qui lui demande ce qu'elle désire le plus : « J'aurais besoin d'un gramme de radium, dit Marie, mais je ne peux pas l'acheter : c'est trop cher. »

Mrs Meloney va organiser une souscription parmi les femmes américaines et la physicienne et ses filles feront un voyage aux Etats-Unis.

Ce voyage — qu'elle redoutait un peu — démontre à Marie Curie que, par un geste, par un discours, elle peut faire aboutir des projets importants. Désormais

elle va consacrer un peu de son temps à ces visites dans les capitales d'Europe. La même année, elle écrit de Pologne, « où l'on va faire un effort en vue de la création d'un Institut du Radium ». Elle va aussi aborder l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne...

Mais souvent, des lettres manquent, à propos d'événements se déroulant à Paris, où Irène et sa mère travaillent côte à côte. Ainsi ne sont pas mentionnées les opérations de la cataracte que doit subir la directrice du laboratoire, en juillet 1923 et mars 1924.

Les vacances réunissent aussi Marie et ses filles en Bretagne. Toutes les trois, elles adorent les bains de mer et les promenades, même par gros temps. « Ces mœurs d'enfants ou de sauvages, vivant demi-nus dans l'eau et dans le vent, note Eve Curie, intoxiqueront plus tard tous les milieux, mais en ces années de l'après-guerre, elles suscitaient les critiques choquées des non-initiés; devançant la mode de quelque quinze ans, nous aurons découvert la vie nautique, les courses à la nage, les bains de soleil, le camping dans les îles désertes... »

Quand une absence sépare Irène et sa mère, elles s'écrivent toujours longuement, n'oubliant jamais leur travail.

En 1925, Irène présente sa thèse et, la même année, Frédéric Joliot devient le préparateur particulier de Mme Curie. Celle-ci voyage toujours beaucoup pour servir les projets qui lui tiennent à cœur, mais ces déplacements ne l'amusent guère. Elle se demande « quel vice fondamental il y a dans l'organisation humaine pour que cette forme d'agitation soit nécessaire » et regrette de quitter son laboratoire.

Frédéric Joliot n'est pas mentionné dans les lettres de l'année 1925, mais en février 1926, il signe une carte-postale de Megève, où il fait du ski avec Irène et Eve. Et, Irène, le 19 septembre, écrit à sa mère : « Pour la

date du mariage, si elle doit être fixée avant ton départ pour Copenhague, il serait nécessaire de le décider tout de suite... Par certains côtés, il serait plus commode d'attendre ton retour, mais alors cela tombe en plein dans la rentrée du laboratoire, le certificat de Chimie-physique et de Radioactivité... »

Finalement, c'est le 9 octobre qu'elle épouse Frédéric et tous deux vont s'installer rue Froidevaux, mais restent en contact quotidien avec leur mère, à l'Institut du Radium, vont souvent déjeuner chez elle — et elle chez eux.

Les lettres échangées alors, pendant les périodes de vacances, concernent le plus souvent le travail du laboratoire, les ouvrages scientifiques en cours et la construction d'une maison à l'Arcouest. Seules exceptions : une remarque de Mme Curie sur l'élection d'André Marty et une lettre d'Irène demandant à sa mère de signer la pétition en faveur des condamnés Sacco et Vanzetti.

Irène et Frédéric ont une fille : Hélène. Les progrès de l'enfant, les soucis de santé reviennent souvent dans la correspondance, avec les dispositions à prendre pour le jardin ou la maison et enfin les nouvelles du laboratoire. Celui-ci connaît une activité croissante, stimulée, en 1929, par une première découverte : celle de la structure fine des Rayons « par S. Rosenblum.

Quand Marie Curie s'absente, pour un nouveau voyage aux Etats-Unis — afin d'y recevoir un gramme de radium pour l'Institut de Varsovie — pour l'Espagne — où elle est invitée à un congrès par la jeune République espagnole, elle compte d'abord sur les Joliot pour veiller sur le laboratoire. Les travaux de la Commission de Coopération intellectuelle auprès de la Société des Nations l'absorbent aussi beaucoup. Elle rédige un traité sur la Radioactivité.

Irène l'informe en détail de l'avancement des expériences, demande son avis sur les problèmes à résoudre. Une note, au passage, sur ce qu'elle et son mari ont entrepris, par exemple, à la Station scientifique de la Jungfrau, où ils séjournent en 1932. Rien, par contre, sur ce qui fut cependant l'objet de leurs préoccupations essentielles à cette époque : leur découverte de « l'effet de projection des noyaux », avec pour conséquence directe l'expérience de l'Anglais Chadwick concluant à l'existence du neutron, leurs travaux sur les électrons positifs et la création de paires d'électrons par les Rayons γ, enfin la découverte, en janvier 1934, de la radioactivité artificielle. A ce sujet, Frédéric Joliot écrira : « Marie Curie a été témoin de nos recherches. »

Irène et Frédéric ont eu un second enfant : le petit Pierre. Malgré une fatigue constante, Marie Curie dirige toujours son laboratoire, au cours de l'année 1933. Elle participe encore, avec ses enfants, au 7e Conseil de Physique Solvay, en octobre, où les travaux des Joliot sont au centre d'une ardente discussion. Mais, en décembre, elle tombe malade : un calcul biliaire que l'on soigne avec succès. Elle élabore, cependant, des plans pour changer d'appartement, pour construire à Sceaux une maison, part avec Irène pour la Savoie. Au mois de mars 1934, alors qu'elle se repose, avec sa sœur Bronia, à Cavalaire, elle mentionne qu'elle a rédigé « une résolution provisoire faisant office de testament ».

Sa dernière lettre, datée du 4 avril, ne fait pas allusion à son état de santé, bien que ses proches sachent qu'elle souffre de surmenage. Revenue à Paris, elle a continuellement de la fièvre. Enfin les médecins constatent qu'elle est atteinte d'une anémie pernicieuse foudroyante. Eve l'accompagne au sanatorium de Sancellemoz, où elle va mourir, le 4 juillet : « Mme Curie, déclare le professeur Regaud peut être comptée parmi les

victimes à longue échéance des corps radioactifs que son mari et elle-même avaient découverts. »

Vingt-deux ans plus tard, à l'âge de cinquante-neuf ans, Irène Joliot-Curie mourra d'une leucémie aiguë, contractée en poursuivant l'œuvre de sa mère.

Cavalaire, le 3 septembre 1919

Ma chère Irène,

Voici plus d'une semaine que je suis sans nouvelles de mes enfants, et je trouve cela bien long. Je vous ai envoyé mon adresse par dépêche, le lendemain de mon arrivée à Cavalaire; depuis j'ai écrit lettres et cartes pour vous deux, mais n'ai encore rien reçu, — ce qui ne peut être attribué qu'au mauvais fonctionnement de la poste, car tu ne m'aurais pas laissée sans nouvelles, ma chérie.

Il y a aujourd'hui une semaine que je suis à Cavalaire. Le pays est fort joli, et je pense que nous y viendrons un jour ensemble. Marthe Klein[1] a été ma compagne presque inséparable depuis mon arrivée. Elle doit partir demain et je resterai encore quelque temps. J'aimerais employer le temps qui me reste à achever au moins une rédaction parmi toutes celles que j'ai en retard. Après le départ de Marthe, je serai isolée et pourrai faire avancer ce que j'ai commencé à écrire sur la radiologie. Je voudrais tout au moins rapporter tout prêt le rapport sur l'activité du laboratoire pendant la guerre.

1. Marthe Klein avait collaboré étroitement avec Marie Curie à la formation des infirmières pour la radiologie.

Mon installation, à la vérité, laisse à désirer. Je me suis établie à Cavalaire pour être près de Bonporteau où Marthe a une installation peu banale et à certains points de vue, unique. Je vous ai écrit déjà que ce Bonporteau est un château avec de grandes pièces et d'innombrables terrasses ; l'architecture, quoique assez compliquée, ne manque pas de charme. Un groupe d'amies de Marthe (toutes professeurs) occupe ce château, dans un désordre assez pittoresque; elles ont une domestique et un ménage commun. Je suis allée souvent à ce château, entraînée par Marthe; j'y ai été reçue très gentiment par ses amies, je me suis baignée avec elles et j'ai couché avec Marthe plusieurs fois dehors sur la terrasse. Je viens d'y passer ces deux dernières nuits par un temps merveilleux. Cependant, j'habite et je prends pension régulièrement à l'Hôtel de la Plage où la nourriture est bonne, mais où il y a trop de bruit. Il peut se faire que je m'en aille pour la fin de mon séjour dans un hôtel plus tranquille, auquel cas je vous télégraphierais ma nouvelle adresse.

On circule ici, comme à l'Arcouest, en espadrilles, sans bas, et on ne porte que des vêtements blancs ou clairs, et des chapeaux blancs également. J'aime bien le pays quoique je le connaisse encore peu. Il est moins grandiose que les environs de Menton, mais il a beaucoup de charme, et on peut y faire de très belles promenades dans les collines boisées et sauvages des Maures ou sur le littoral. Je ne me suis pas risquée à beaucoup marcher jusqu'ici, car il fait chaud au milieu de la journée, mais les Anglaises qui habitent avec Marthe se promènent beaucoup. L'une d'elles nage très bien, elle affectionne la brasse et fait de beaux trajets en mer d'une calanque à une autre. Je nage aussi autant que je peux et cherche à faire encore quelques progrès, mais la température de l'eau est très variable, et aussi

son état d'agitation, et cela est gênant quand on n'est pas amphibie, comme toi, ma grande.

A mon passage à la maison, j'ai constaté à grand regret, que les confitures fabriquées par nous commençaient à moisir. Nous serons obligées de les recuire. Je pense que cela pourra être fait à mon retour.

Je pense souvent à l'année de travail qui s'ouvre devant nous, et je voudrais qu'il en sorte quelque chose de bon. Je pense aussi à chacune de vous et à tout ce que vous me donnez de douceur, de joies et de soucis. Vous êtes, en vérité, pour moi une grande richesse et je souhaite que la vie me réserve encore avec vous quelques bonnes années d'existence commune. Je sais que tu aimeras retrouver ta vieille amie de mère et que tu lui feras de nouveau toutes sortes d'amitiés. J'espère aussi que notre Evette nous aimera davantage à Paris qu'elle ne l'a fait à l'Arcouest.

Je donne à Marthe diverses instructions au sujet du laboratoire, elle t'en communiquera une partie.

Au 15 septembre, nous devons commencer à travailler, tout en réservant encore quelque temps aux promenades.

Je vous embrasse tendrement.

Mé

Cavalaire, le 7 septembre 1919

Ma chère Irène,

Je suis allée hier au Lavandou et j'ai trouvé la dépêche qui m'annonce que vous devez être aujourd'hui de retour à Paris. Je sais d'autre part par Marthe qu'Alice [1] est revenue et vous attend. Tout va donc pour le mieux. Tout de même quelle communication postale !!! Je vous ai envoyé le 28 août, d'ici, une dépêche que vous n'avez jamais dû recevoir, avec mon adresse; le même jour, j'ai envoyé des cartes. Le 5 septembre, je reçois enfin le premier mot de toi en réponse à ma première carte, soit 8 jours pour l'aller et le retour. Ce n'est pas commode ! Enfin, grâce au télégraphe, en me servant directement d'un bureau de postes, je puis savoir ce que vous devenez. Je pense aussi qu'avec André et Marthe, vous n'êtes pas abandonnées à Paris, malgré l'absence de vos autres amis.

Les nombreuses cartes et lettres que je vous ai envoyées d'ici, vous seront parvenues peu à peu et vous auront renseignées sur les conditions de mon séjour. Marthe vous aura donné des renseignements plus vivants encore. Le pays est fort beau et j'aimerais que nous y venions toutes ensemble. Les bains sont bons, et la

1. Employée chez Marie Curie.

seule chose que je n'aime guère est l'hôtel que j'habite. Aussi, ai-je pris le parti de coucher à Bonporteau sur la terrasse en plein air ce qui m'a été très gentiment offert par les habitantes mêmes après le départ de Marthe et ce qui ne semble pas les gêner beaucoup. Je passerai peut-être les derniers jours plus près du Lavandou ou au Lavandou même. Ce pays est dans un creux, mais le soir le petit port est merveilleusement éclairé au coucher du soleil, et il y a là un bureau de postes précieux qui semble mériter toute confiance.

Chère chérie, je doute que je puisse être rentrée pour ton jour de fête. J'ai pris, un peu trop tard, des arrangements par lettre pour m'enquérir d'appareils du Patronage en souffrance à Marseille et à Hyères, et je ne puis espérer une réponse pour ceux de Marseille avant le 10 septembre et il faudra alors que j'aille pour un jour ou deux à Marseille. Entre-temps, je m'occuperai de ceux qui sont à Hyères, je n'avais pas eu le courage d'y aller le jour où j'ai accompagné Marthe, parce qu'il faisait si chaud. Cela m'ennuierait de laisser tous ces appareils à leur sort, puisque je suis dans la région. C'est seulement si j'avais avis que les appareils sont partis que je pourrais rentrer pour le 12 septembre, encore serait-ce juste. Je rentrerai plutôt vers le 15 septembre. D'ici là, je m'occupe de la rédaction d'un rapport relatif au laboratoire, ce rapport me servira aussi pour le livre sur la Radiologie de guerre. J'écris très facilement ici depuis que Marthe est partie et que je reste seule, en dehors des bains que je prends avec l'Anglaise de Bonportau. Je ne me promène guère. Les courses à Bonporteau et les bains me suffisent comme exercice. Je suis très bien à écrire à ma table en face des collines, et si seulement l'hôtel était plus tranquille et plus distingué comme genre, il n'y aurait pas de meilleur endroit pour travailler.

Ma chérie, si je ne suis pas avec toi le jour de ta fête, reçois à l'avance l'assurance de ma tendresse la plus vive. Réfléchis à ce que tu aimerais comme cadeau pour tes 22 ans. Je ne pourrai jamais t'en donner un qui vaille celui que tu me fais tous les jours, par le réconfort que m'apporte ta belle jeunesse, ta joie de vivre et de travailler et aussi ton affection pour ta mère. Chère grande fille, sois bénie du fond de mon cœur pour ce que tu es et pour ce que tu seras et puisses-tu être aussi heureuse que je le désire et que je l'espère. Ma douce chérie, je t'embrasse et je pense à l'avance à notre intimité qui va reprendre bientôt.

Ta mère

Je répète quelques renseignements déjà envoyés dans une de mes lettres. J'ai laissé chez la concierge 100 francs pour Alice. Là-dessus, je lui dois 80 francs de gages pour août et le voyage retour, mais ne règle ces choses avec elle que si tu as assez d'argent, sans cela elle peut attendre mon retour. Avec Mme Barrière, j'avais convenu que je lui donnerais, en plus des petites dépenses, 1 franc par jour pour le temps de notre absence. Pour le mois d'août, j'ai payé les petites dépenses, mais n'ai pu régler le reste, donne-lui donc 30 francs pour août et pour septembre ce qu'il y aura lieu. Comme elle devait prendre des vacances et changer de logement, il vaut mieux arranger cela avant.

La femme de ménage que devait procurer Mme Barrière ne pourra pas venir; si nous en voulons une, il faut la chercher. Tu pourrais demander à Mme Bardinet si elle ne connaîtrait pas quelqu'un. Si on pouvait avoir une personne qui accepte de laver le linge, ce

serait le mieux. Demande aussi à Mme Pellard et à qui tu penseras.

J'ai causé avec Marthe des affaires de Laboratoire, elle te dira ce que je lui ai demandé au sujet des 2 jeunes filles qui viendront travailler comme employées payées, une physicienne, une chimiste. Je te confie le souci de l'ordre au laboratoire dans la mesure où tu pourras empêcher qu'on ne fasse du gâchis en mon absence.

J'ai laissé les clés de mes armoires à la place ordinaire et les clés des confitures et autres sont dans ma commode, tiroir du dessus, petit tiroir de gauche. Fais vérifier les armoires à habits au point de vue des mites. Retire mon chèque du mois d'août en même temps que le tien et mets-le à l'abri. Je ne vois rien d'autre pour le moment. Nous nous occuperons des habits à mon retour. Allez à Brunoy voir un peu ce qui s'y passe et prendre l'air.

Paris, samedi 10 septembre 1921

Ma chère Irène,

J'ai reçu ta lettre de jeudi et je t'envoie celle-ci, ma fille, pour te souhaiter une bonne journée à l'Arcouest en l'honneur de ton anniversaire et de tes 24 ans. Je ne pourrais penser à toi plus tendrement, en cette circonstance, que je ne le fais d'ordinaire, et je ne puis avoir un plus grand désir de t'embrasser ce jour-là que n'importe quel autre jour de notre vie commune. C'est pourquoi je pense avec sérénité que tu auras à l'Arcouest un anniversaire plus joyeux que celui que tu aurais pu avoir à Paris et je m'en réjouis pour toi sans trop regretter que nous ne soyons pas ensemble.

Tu sais, mon enfant, que tu es pour moi une excellente amie et que tu me rends la vie plus facile et plus douce. Je t'en sais infiniment gré et j'espère que l'année de travail qui commence pourra s'organiser de manière à nous donner des satisfactions souvent dures à conquérir. J'envisage le travail avec plus de courage en songeant à ton sourire et à ton visage toujours joyeux. Espérons que les difficultés ne seront pas trop ardues et que nous en viendrons à bout, au moins en partie.

Je suis désolée que ta fin de vacances ne s'arrange

pas à ton gré. Je comprends que tu souhaites revoir tes amis Francis et Pierre Auger. Pourtant Eve a raison de rentrer, car elle a encore devant elle un effort sérieux pour la préparation du baccalauréat, et elle ne peut le fournir aussi utilement à l'Arcouest qu'à Paris. Si tu tiens absolument à me revoir avant mon départ dans le midi, qui aura lieu le 16 septembre, tu pourrais peut-être rentrer avec Eve le 14 septembre au matin et retourner à l'Arcouest le 16 septembre au soir, pour y passer une semaine supplémentaire. Je t'offrirais volontiers ce voyage. Evette ne sera pas très malheureuse à Paris si elle ramène Alice. Mais, bien entendu, je n'aimerais pas qu'elle y restât, seule dans l'appartement.

Je t'embrasse bien tendrement, ma chère Irène, et à bientôt.

Ta mère

Remercie Eve pour sa gentille lettre à laquelle je ne réponds pas aujourd'hui car il est trop tard. Je lui écrirai lundi.

Varsovie, le 6 octobre 1921

Ma chère Irène.

J'ai écrit avant-hier à Eve, pour vous annoncer mon arrivée à Varsovie et quelques premières impressions.

Malheureusement, j'avais récolté, dans le train, les germes d'un mauvais rhume ou d'une grippe et je me suis trouvée très souffrante le jour même de mon arrivée. J'ai passée au lit la journée suivante, mercredi, et je me suis levée aujourd'hui, sans me sentir encore bien avec des douleurs dans la tête et dans les membres. Cela n'est vraiment pas heureux, d'autant plus que le temps est redevenu beau et que je pourrais avoir plaisir à circuler ou à aller à la campagne.

On m'a fait diverses demandes de réunions que je n'ai point acceptées. On a fait aussi paraître dans les journaux des informations à mon sujet qui vous arriveront peut-être là-bas, y compris les inexactitudes qu'elles comportent. Ne vous en souciez pas outre mesure.

On m'a fait sortir en automobile aujourd'hui par un beau soleil, pour me faire prendre l'air, et bien que la promenade ait été courte, j'ai pu apprécier l'aspect de la ville qui est agréable. Cette ville de Varsovie possède des éléments réels de beauté qui, fort heureusement, n'ont pas été compromis mais peuvent, au contraire, être développés.

Il y a une vieille ville pittoresque dont actuellement on rénove et entretient les anciennes maisons et les places, en les faisant prendre en charge par des sociétés qui font les frais nécessaires pour la conservation. Il y a la Vistule, au bord de laquelle se trouve amorcé un boulevard; dans les environs, il y a de beaux parcs très étendus ainsi que des jardins publics et privés. Parmi les ponts, il y en a un, actuellement en réparation, qui donne une perspective admirable avec une des plus belles allées qui s'étendent dans la ville et avec les îles qui se trouvent du côté opposé. Il n'est pas douteux que l'on ne puisse, avec tout cela, faire très bien avec le temps.

Je n'ai guère pu travailler jusqu'ici, mais dans le train j'ai fait une petit projet de rédaction sur la symétrie qui me paraît passable. J'espère m'en occuper un peu, car le seul besoin d'éviter la fatigue de la conversation m'oblige à m'isoler pendant une partie de la journée.

Mes sœurs et frère sont pour moi tout à fait excellents et ne songent qu'à m'éviter tout ennui ou tout souci; c'est bien regrettable que je sois obligée de vivre ainsi, loin d'eux, en temps ordinaire.

Je suis peinée de vous sentir maintenant loin de là, vous mes enfants que j'aime tant et j'ai la plus grande hâte de vous revoir.

Mé

Paris, lundi 10 octobre 1921

Mé chérie,

Nous n'avons encore eu qu'une lettre de toi depuis ton arrivée. J'espère que tout va bien.

Au laboratoire, rien de nouveau, sauf que je recommence aujourd'hui mes opérations de poids atomiques.

Hier j'ai fait seule une magnifique excursion à Fontainebleau. J'ai trouvé moyen de me baigner en Seine et pleine eau, en me déshabillant dans le bois, près de la rive, ce que les gens font souvent à ce qu'il paraît. J'ai fait plus de 40 kilomètres le long de la Seine et en forêt et j'ai vu des endroits pittoresques qui m'étaient encore inconnus.

Le temps est toujours aussi beau et aussi chaud. Heureusement il fait très bon au laboratoire.

Je t'embrasse bien, ma chérie.

Je voudrais que tu nous reviennes.

Irène

Anin-sous-Varsovie, le 11 octobre 1921

Ma chère Irène,

Je t'écris de la campagne, où je suis venue hier pour prendre quelque repos avant de m'embarquer à nouveau dans le train pour aller vous rejoindre. Cette lettre est la 3e adressée à toi, et j'en ai envoyé deux à Eve. J'en ai reçu une seule jusqu'à présent de toi, datée du 5 octobre; elle m'est arrivée hier seulement ayant mis 5 jours pour son voyage ce qui paraît anormal étant donné le temps de trajet en chemin de fer. Pourtant, il paraît que c'est là actuellement le délai, sauf pour la poste par avion.

La campagne où je me trouve, est à 12 kilomètres de Varsovie. On y arrive en traversant la Vistule et en s'éloignant de celle-ci en même temps qu'on la remonte dans une certaine mesure. La localité est assez uniforme; cependant, de légers vallonnements ou plutôt des ondulations en rompent quelque peu la monotonie, tandis que de grandes forêts de pins, de bouleaux et de chênes lui communiquent son charme principal. Le sol est partout sablonneux, et des bancs de sable apparaissent par endroits, les chemins sont plutôt mous, durcis quelque peu seulement en forêt et conviendraient admirablement pour se promener à cheval.

Il n'y a ici aucune agglomération notable; ni ville, ni village, ni même hameau. Dans toute la contrée on rencontre uniquement des groupes de maisons appartenant aux habitants de Varsovie et communiquant avec la ville par un chemin de fer d'intérêt local plus ou moins proche. La propriété de Tante Dluska est assez étendue et se compose d'une maison assez grande agencée en pension de famille, de quelques bâtiments moindres et de vastes terrains couverts en partie par la forêt. Je suis logée dans une des chambres de la maison principale, dont l'installation de type paysan est agréable à voir. De la fenêtre, j'ai une vue fort belle mais d'un caractère assez sombre, sur les bois de pins qui commencent à proximité et sur le petit étang qui en sépare la maison.

Dans la masse sombre des pins, aux alentours de cette petite colonie forestière, des notes claires sont données, par endroits, par de braves petits bouleaux tout dorés actuellement sous leur feuillage d'automne, et à cet or jaune se mêle aussi un peu de l'or roux des chênes. Sur le terrain peu boisé apparaissent des plages de sable fin, très blancs et très lumineux au soleil.

Je pense rester ici jusqu'à la fin de la semaine, tout en prévoyant quelques déplacements à Varsovie, — et dimanche prochain je compte prendre le rapide de Paris à 8 heures du soir. J'arriverai en gare du Nord mardi 18 octobre à midi et demi, sauf contrordre, et notre petite famille se trouvera reconstituée pour quelque temps.

J'espère que le calme dont je jouis ici, comparativement à Varsovie, me permettra de composer la petite rédaction relative à la symétrie; je crois t'avoir écrit que j'en ai fait le plan, qui me paraît assez satisfaisant, mais je me rends compte que l'exécution en peu de pages présente une difficulté réelle. Ce plan convien-

drait tout à fait, je crois, pour un livre sur la symétrie à caractère à la fois technique et philosophique, à moins cependant que je ne me fasse des illusions, — et sur ce point, ma sage fille ne manquera point de me donner son avis éclairé.

T'ai-je dit de suggérer à M. Lapicque que Mme Pichon pourrait ajouter 600 m2 de terrain pour les 1 000 frs qu'elle désire obtenir en plus de ce que nous offrions ?

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que ta sœur; soyez bonnes l'une pour l'autre.

Amitiés à nos amis et à Alice.

Ta mère

Je suis contente, somme toute, que Marty [1] ait été élu; cela fera réfléchir les gens de la réaction et de la finance.

On va faire ici un effort en vue de la création d'un Institut du Radium.

1. André Marty, condamné pour sa participation aux mutineries de la mer Noire, était encore emprisonné. Paul Langevin, parmi les scientifiques, avait participé aux campagnes pour sa libération.

Genève, mercredi 23 juillet 1924

Chère Irène,

Je viens de recevoir ta carte d'hier et je suis enchantée que tu sois satisfaite de la déviation magnétique. Tu ne me dis pas si tu as vu le petit sous-groupe; je suppose que non. Donne-moi la précision que tu as obtenue et envoie-moi ici, si tu en as de disponibles, un tirage à part de ton article sur la distribution des rayons α (Journal de Physique) pour M. Einstein. Si tu l'expédies de suite par Mme Razet [1], il arrivera certainement à temps.

Nous avons mauvais temps maintenant, mais, fort heureusement, Eve ne s'ennuie pas. Elle semble très contente de beaucoup voir M. Einstein qui est très gentil avec elle. Je crois cependant qu'elle partira d'ici samedi soir au plus tard, pour rentrer à Paris. Elle n'a eu aucune nouvelle de Mlle Chappuis, et d'ailleurs depuis qu'il pleut la plus grande partie de la journée, elle n'a plus envie de monter dans la montagne où habite cette personne. Tu as une vraie chance d'avoir eu ton excursion tant qu'il faisait beau dans la région.

M. Langevin partira probablement demain soir, mais M. Einstein restera jusqu'à la fin de la session [2].

Je t'embrasse tendrement. Comme se comporte le polonium sur nickel [3] ?

Mé

Alice et Albertine sont parties, je présume ?

1. Secrétaire de Marie Curie à l'Institut du Radium.
2. Il s'agit des sessions de la Commission Internationale de Coopération Intellectuelle auprès de la Société des Nations.
3. La préparation de radioéléments comme le polonium, en particulier sous une forme utilisable et en grande quantité, fut un travail considérable mais très important pour les découvertes des années 1932-1935.

Paris, jeudi 24 juillet 1924

Mé chérie,

Je vais envoyer de suite la publication que tu demandes. Pour la distribution des vitesses initiales, je trouve, en supposant distribution uniforme entre deux vitesses limite (cela revient à ce qu'a indiqué Geiger), écart maximum $< 1/1\,000$. En supposant distribution suivant loi de probabilité $e^{-\frac{E^2}{\alpha^2}}$, le coefficient α est $<$ 1 1/2 pour mille de la vitesse; cela signifie que les 5/6 des rayons ont des vitesses qui diffèrent de moins de 3 pour mille. Pas de sous-groupe.

J'ai pas mal calculé et travaillé, assez utilement je crois, mais je n'ai pas encore pu voir tes mémoires de la paix.

Le polonium de tes lamelles ne se comporte pas beaucoup mieux qu'avant. J'espère toutefois qu'on pourra installer l'expérience.

La machine à charger les accus est remise en place sur amortisseurs et il y a un progrès réel sur ce que cela faisait avant. Je crois qu'à présent, avec quelques amortissements supplémentaires aux appareils, cela pourra marcher.

Je t'embrasse, ma chérie, et je voudrais bien que tu ne te fatigues pas trop.

Irène

une semaine de convalescence vers la fin des vacances de Pâques avec Eve qui a promis de t'accompagner ?

Pour moi, j'espère bien rentrer à Paris, à Pâques, au plus tard. Fred n'est pas encore tout à fait fixé; il rentrera peut-être à Paris vers le 5 avril.

Fred pratique la pêche à la ligne, ce qui nous a fourni déjà deux bonnes soupes de poisson. Nous n'avons même pas encore fini d'explorer l'île tant nous avons été paresseux.

Réponds-moi le plus tôt possible si tu es disposée à venir nous retrouver ici. Je t'assure que cela nous fera plaisir. Si tu tiens absolument à aller sur la côte, nous pouvons toujours convenir de nous retrouver au moment du départ de Fred à un endroit favorable, mais il vaudrait beaucoup mieux que tu viennes à Porquerolles tout de suite et plus tard nous pourrons retourner un peu sur la côte si tu veux.

Je t'embrasse tendrement.

Irène

Porquerolles, le 23 mars 1927

Chère Mé,

Nous avons bien reçu votre lettre du 21 mars 1927. J'ai appris avec surprise que la solution S nous jouait encore un mauvais tour. Cette fois d'ailleurs la différence avec la quantité prévue semble atteindre un record. Je ne vois pas d'autre explication, pour ma part, que l'inclusion de Po dans un dépôt solide. Ces anomalies constituent un ensemble énervant et il sera nécessaire je crois de réunir une fois encore, les résultats et les impressions antérieurs afin d'établir un plan d'étude bien précis et en finir !

Nous sommes en outre très peinés de l'impression générale qui se dégage de votre lettre. Permettez-moi d'intervenir pour vous demander de venir nous rejoindre. Il ne faut pas (permettez-moi ce ton !) que vous tombiez malade en ne voulant pas vous reposer.

Il me semble que l'intérêt du laboratoire est de vous avoir en parfaite santé. Je suis certain, qu'après vos occupations de la journée, vous travaillez très tard le soir...

La pension est très agréable. Il y a, au total, une dizaine de pensionnaires tous très calmes et très corrects. Je suis *absolument certain* que vous serez très tranquille et nullement ennuyée par les bavards ou curieux.

Nous pourrions ainsi rester quelques jours et, si l'île vous semble trop petite, nous quitterions Porquerolles ensemble; je continuerais sur Paris et vous emmeneriez Irène à un endroit de votre choix. Je serais désireux aussi que vous veniez au plus tôt afin de ne pas laisser Irène seule dans l'île.

Je voudrais vous avoir convaincue de l'utilité de votre départ.

On travaille très bien ici, on pense en toute tranquillité, on a bonne mine et un moral qui sera excellent quand vous serez parmi nous.

Nous vous embrassons.

Fred

Amitiés à Eve, l'enfant de la maison !

Porquerolles, 25 mars 1927

Mé chérie,

Je pense que si tu viens ici, tu passeras quelques jours tranquilles, et que nous pourrons aller plus tard ailleurs. Tu ne me dis pas combien de temps tu penses faire durer ton séjour dans le midi, mais nous verrons le détail de tout cela à loisir si tu viens nous rejoindre. Tu pourras loger à la pension; les gens te laisseront vraisemblablement tranquille, car ils ont l'air tous parfaitement discrets et réservés.

Apporte en tout cas de la rédaction à faire, car le temps est beau dans l'ensemble, mais pas régulier. Tâche d'installer le polonium de façon que Fred puisse tout trouver à son retour : solution de RaD, lames actives, résidus. Il pourra peut-être faire utilement quelques mesures ou quelques dosages avant ton retour, après en avoir parlé avec toi ici. Il vaudrait mieux ne pas demander à Mme Cotelle [1] de faire des opérations seule sur cette solution et ce qui en dérive.

Préviens-moi du jour de ton départ de Paris et de l'heure de ton arrivée à Hyères. Peut-être que nous irons à ta rencontre à Hyères ou à la presqu'île de

1. Travailleuse de l'Institut du Radium.

Paris, le 29 décembre 1928

Mes chers enfants,

Je vous envoie mes souhaits de bonne année, — c'est-à-dire une année de bonne santé, de bonne humeur, de bon travail, une année pendant laquelle vous aurez chaque jour plaisir à vivre, sans attendre que les jours soient passés pour leur trouver de l'agrément, et sans mettre tout espoir d'agrément uniquement dans les jours qui viendront. Plus on vieillit, plus on sent que savoir jouir du présent est un don précieux, comparable à un état de grâce.

Je pense à votre petite Hélène et je forme des souhaits pour son bonheur. C'est si émouvant de voir évoluer ce petit être qui attend tout de vous avec une confiance sans limites et qui croit certainement que vous pouvez vous interposer entre lui et toute souffrance. Un jour elle saura que votre pouvoir ne va pas jusque-là, — et pourtant on souhaiterait pouvoir faire cela pour ses enfants. Tout au moins leur doit-on tous les efforts pour qu'ils aient une bonne santé, une enfance paisible et sereine dans une ambiance d'affection, où leur belle confiance dure aussi longtemps que possible.

J'espère que la petite chérie a la couverture chaude pour sa voiture comme il était convenu.

Je vais mieux mais je conserve un résidu de fièvre qui ne me quitte pas.

L'expression $x \frac{dP}{dx}$ est la tangente à la courbe $P =$ fonction $\mathrm{Log}_e\, x$, car $x \frac{dP}{dx} = \frac{dP}{d\,\mathrm{Log}_e\, x}$.

Il serait bon de le signaler en note, si la chose est possible.

Je vous embrasse tous les trois.

M. Curie

tive autour de son installation et l'on est obligé de réfréner ses instincts de rapine, mais son montage progresse. Moi, je travaille à l'éclairage de mes rayons β et je m'occupe de la réception des prestations. Fais toutes mes amitiés à Mme Meloney.

Je t'embrasse bien tendrement.

Irène

Ecrit de la main de F.J. :

Le montage de Skobeltzyne avance bien; avec l'aide de tous, il sera réalisé dans un mois ! Il faut agir avec beaucoup d'énergie pour activer les fournisseurs.

Je fais faire l'installation électrique de sa pièce ainsi que celle du sous-sol du petit pavillon par les garçons et elle avance rapidement.

Georges et Lamarre sont très adroits.

Je vous souhaite un bon séjour et je vous embrasse tendrement.

Fred

Quaker Hill, vendredi 18 octobre 1929

Chère Irène,

Je t'écris, en même temps qu'à Eve, de la petite campagne où je suis venue passer deux jours. Il fait beau mais froid et il y a eu ces jours-ci de la pluie et même de la grêle. Il semble cependant qu'il pourra faire chaud l'après-midi.

Mon voyage de pauvre prisonnière se poursuit sans trop d'ennuis. Tu en trouveras des comptes rendus dans mes lettres à Eve et en vous communiquant réciproquement les nouvelles, vous serez au courant.

J'ai été frappée de voir combien on ne se soucie pas ici, d'être « chez soi », ce que nous aimons tant en France. Toutes les maisons d'habitation que j'ai vues au passage en venant ici de New York étaient visibles de partout dans leur terrain, sans être entourées d'un jardin ou d'arbres donnant une impression d'intimité. Dans la vie intérieure, cela paraît être de même. Pas de clé ni de verrous aux portes. On entre chez vous, quelquefois après avoir frappé, d'autres fois sans prendre cette peine. La femme de service pense me faire plaisir en manipulant toutes mes affaires, en les déplaçant, en ouvrant et fermant la fenêtre dix fois en une heure sans me consulter, en retournant le feu sans nécessité; je passe mon temps à l'empêcher de faire mon bonheur selon ses vues personnelles. Mon excellente amie Mme Meloney a la même tendance, mais elle tient beaucoup à ne pas me contrarier et se montre réellement très touchante en ce sens.

Je suis un peu sur la limite d'un rhume et souhaite beaucoup l'éviter jusqu'à mon retour. Cela augmenterait beaucoup la fatigue du voyage.

Tout à l'heure nous allons planter deux arbres dans le terrain à l'entrée d'ici. Ce sont des chênes, je crois, d'une espèce particulière. Sur le chemin d'ici, j'ai vu des chênes et des érables, ces derniers varient du jaune d'or au rouge sang, c'est d'une grande beauté. Mes amis ne croient pas que nous ayons en France des couleurs d'automne valant les leurs. Te souviens-tu de la forêt de Fontainebleau telle que nous l'avons vue vers la Toussaint en or et en pourpre ? J'en ai la vision jusqu'à présent. J'espère que vous la verrez cette année si le temps est propice et aussi que vous irez à Brunoy voir ce qui se passe, prendre soin des dalhias et des graines. Tu pourras aussi, par précaution, mettre de la paille autour des rosiers.

Il y aura ici une discussion nouvelle au sujet du fonds dont je bénéficie. Plusieurs personnes dont Mme Hoover sont mécontentes de l'ingérence de l'Association des University Women dans l'affaire. Je ne sais encore comment se fera la modification, mais on en fera sans doute une.

Le galvanomètre Leeds Northrup semblable à mon ancien est prêt à partir avec moi et je me suis informée des autres instruments [1]. L'Hopital Memorial ne fabrique plus que très peu d'ampoules de radon en verre et je n'en aurai pas beaucoup de chez eux. Ils en font en or et les laissent dans le corps. Je ne suis pas sûre qu'ils aient raison.

Je vous embrasse tous.

Mé

1. Outre le gramme de radium destiné à l'Institut du Radium de Varsovie, Marie Curie ramena de son voyage bon nombre d'appareils qui lui faisaient défaut à Paris, par manque de crédits.

Dimanche le 20 octobre 1929

Chère Irène,

Je t'envoie ce mot de chez Mme Brady où nous sommes venues pour le lunch avant d'aller à Detroit. Il fait une journée magnifique et assez chaude.

Nous sommes venues ici en automobile. On m'a fait descendre par l'escalier de service pour éviter 60 reporters qui attendaient devant l'entrée principale. Puis nous avons fait de New York à Long Island une course sensationnelle. Devant nous, un policeman à motocyclette, donnant des coups de sirène et écartant d'un mouvement énergique d'une main ou de l'autre, toutes les voitures sur la route, — moyennant quoi nous filions comme une voiture de pompiers lancée au secours d'un incendie. C'était tout à fait amusant.

Je viens de déjeuner et nous partons pour Detroit. J'ai mal à la tête et j'ai été souffrante dans la nuit. Mais un médecin de 1er ordre d'ici, sera dans le train avec nous. Il m'a vue ce matin et a dit qu'il n'y avait pas d'inquiétude, mais qu'il fallait être surveillée. Il m'a donné une inhalation d'huile pulvérisée, à faire de temps en temps. Si cela pouvait remplacer, au point de vue toux, l'odieux traitement qui m'a été fait récemment à Paris en mettant de l'huile dans ma trachée avec un pinceau, — je serais enchantée.

On me demande de finir ma lettre pour partir.

Je vous embrasse tous.

Mé

New York, mardi 5 novembre 1929

Chère Irène,

Voici ma dernière lettre et peut-être n'arrivera-t-elle pas avant moi. Mes dernières journées ici, depuis le dîner du cancer du 31 octobre, sont occupées par une foule de petites besognes, lettres, prise de notes, photographies, visites, déjeuners et dîners en petits groupes. En plus, j'ai eu hier une journée de laboratoires et en ai visité trois.

Le matin, celui du Pr Pegram, à Columbia, où travaille Davies qui étudie la capture des électrons par les rayons α. Un jeune assistant qui compte les scintillations est en réalité la personne sur qui repose la sûreté des observations. Le travail paraît sérieux et m'a beaucoup intéressée. En dehors de cela, ils étudient la vie des atomes excités et la spectrographie fine des rayons X. Le laboratoire est vaste, beaucoup d'ordre et de moyens; il m'a fait très bonne impression. J'ai la promesse de recevoir un gentil appareil de démonstration pour les trajectoires de brouillard de Wilson. Ce sera utile pour le cours, en faisant défiler les auditeurs après le cours, comme nous avons l'habitude de le faire. J'ai vu après, le laboratoire du Dr Wood où l'on fait des courbes semblables à celles d'Holweck et Lacassagne en irradiant les œufs de mouche par les rayons X. Au Memorial, j'ai vu quelques appareils très ingénieux du Dr Failla pour la fabrication de tubes à radon en or et la mesure aussi de nombreux dispositifs de protection. J'ai eu ma provision d'ampoules de verre à radon que j'emporte avec moi, ainsi qu'un galvanomètre Leed Northrup et un pont Wheatstone. Je ne sais si le radiothorium arrivera à temps pour partir avec moi.

Je n'ai pas oublié le laboratoire, tu le vois, — ni mes enfants du Laboratoire, Rosenblum aura probablement une subvention d'ici —, ni mes enfants plus particuliers que je reverrai bientôt avec joie. L'Ile de France doit, en principe, arriver au Havre jeudi tôt dans l'après-midi, et si tout va bien, je dînerai au quai de Béthune ce même jeudi 14 novembre. Eve viendra peut-être au Havre à ma rencontre.

Je vous embrasse tous.

Mé

Paris, 26 mars 1934

Chère Irène,

Nous partons, ma sœur et moi, aujourd'hui en direction de Montpellier. Je t'écrirai de la route. Nous serons, sans doute, jeudi à Cavalaire où nous resterons quelques jours et où tu peux m'écrire.

Si tu crois qu'il y a quelque utilité urgente, envoie une dépêche à Montpellier, poste restante. Nous y serons mercredi sans doute. Tu pourrais même télégraphier de toute manière, car je serais contente de savoir que tu vas bien et que tu te promènes.

Je t'embrasse.

Mé

J'ai écrit une résolution provisoire faisant office de testament au sujet du gramme de Ra et l'ai placée avec les documents d'Amérique dans un paquet sur lequel en rouge est indiqué le contenu.

Le tout se trouve dans le tiroir du meuble de la salle de repos, au-dessous des tiroirs fermés à clé, à la place où est le dossier que m'a remis Fred et qui contient les lettres utiles.

table